

CONCOURS DES LIVRES CELEBRES
BON 22 Remplir complètement ce Bon, le découper et le conserver jusqu'à nouvel ordre.
A QUEL LIVRE SE RAPPORTE LE DESSIN N° 22?
Tire du Livre
Nom de l'Auteur
Nom du Concurrent
Adresse

CONCLUSIONS DES ALLIÉS SUR LE PROBLÈME RUSSE EXCELSIOR

10^e Année. — N° 2,987. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes. — « Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON
Pierre Lafitte, fondateur. 20, rue d'Enghien, Paris. — Téléphone : Gut. 02-73 — 62-75 — 15.00. — Adresse télégr. : Excel-Paris.

PAGE 4 : 22^e DESSIN DE NOTRE CONCOURS

JEUDI
23
JANVIER
1919

En page 2 :
Notre 1^{re} liste de
souscription en
faveur de Reims.

LA DESTRUCTION DES CHEMINS DE FER ET LE RAVITAILLEMENT

Un rédacteur et un photographe d'« Excelsior » ont suivi de bout en bout une tournée de ravitaillement dans le Nord de la France.



CARTE MONTRANT LA ZONE DE FRANCE ET DE BELGIQUE OU L'ENNEMI A ANEANTI LES VOIES FERREES

— Lignes de chemins de fer qui ont été complètement détruites par les Allemands.

— Lignes de chemins de fer demeurées intactes après l'armistice.



IDE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
LILLE, 1^{er} janvier. — Le ravitaillement dépaysement du Nord fait l'objet de critiques violentes. Ces critiques sont fondées ? Etais-je possible de mieux faire ? C'est ce que nous avons voulu savoir place, et nous sommes allés centres aux petites agglomérations,

traversant des régions désertiques plus désolées peut-être que pendant la lutte acharnée, parce qu'il y stagnait un silence qui est celui de la mort. J'ai vu dans des ruines des milliers de femmes, d'enfants, de vieillards. Quand on interroge ces pauvres gens sur les difficultés de leur vie actuelle, ils répondent : « Nous

avons du pain », et ils ajoutent : « Du pain, ni routes, ni télégraphe, ni téléphone. Dans ce climat humide et froid, au fort d'un hiver aigu et tenace, le premier rôle de l'aliment est de fournir de la chaleur, et, sans doute, ces sinistres jeunes et vieux, tous physiquement diminués par l'épreuve, n'ont encore que peu de chose à mettre sur leur pain.

Les vivres ne sont pas toujours arrivés aussi régulièrement qu'il eût été nécessaire. Ceux qui ont été distribués n'ont pas toujours été en quantité suffisante. Cela, nous étions connu, nous n'avons pas recherché, dans notre enquête, une vérité plus ou moins officielle, mais la vérité tout court. Des malheureux nous ont avoué, avec une confiance rude : « Nous n'avons jamais été plus mal que depuis que nous sommes libérés. »

Touché par cette phrase douloureuse et cruelle, nous avons songé au problème du ravitaillement tel qu'il se posait dans un passé qui est d'hier. Cette plainte, dont nous avons adouci la forme, correspond peut-être à l'exactitude des faits rétrospectifs. Il est incontestable qu'il y avait, « du temps des Boches », comme moyens de transport, tout ce qui était indispensable pour assurer sans à-coup le service de ravitaillement. Mais, du jour au lendemain, il a fallu, dans ces régions libérées, parer aux besoins de trois millions et demi de personnes, et, pour ce faire, le ravitaillement n'avait plus ni voies ferrées, ni canaux, ni ca-

nes dénitrées au point de leur débarquement et à les suivre à Lille — où peut les transporter la voie ferrée — puis dans les localités naguère accessibles par des lignes transversales qui ne fonctionnent plus, et jusqu'à Maubeuge, à travers une région où elles ne peuvent être transportées que par camions.

Nous avons traversé Armentières, ravagée, et les vestiges de Bailleul, où de rares pans de mur dressent des silhouettes démolies. Par contre, Cassel s'élève avec ses maisons intactes au-dessus d'un vallon riant et verdoyant malgré la saison.

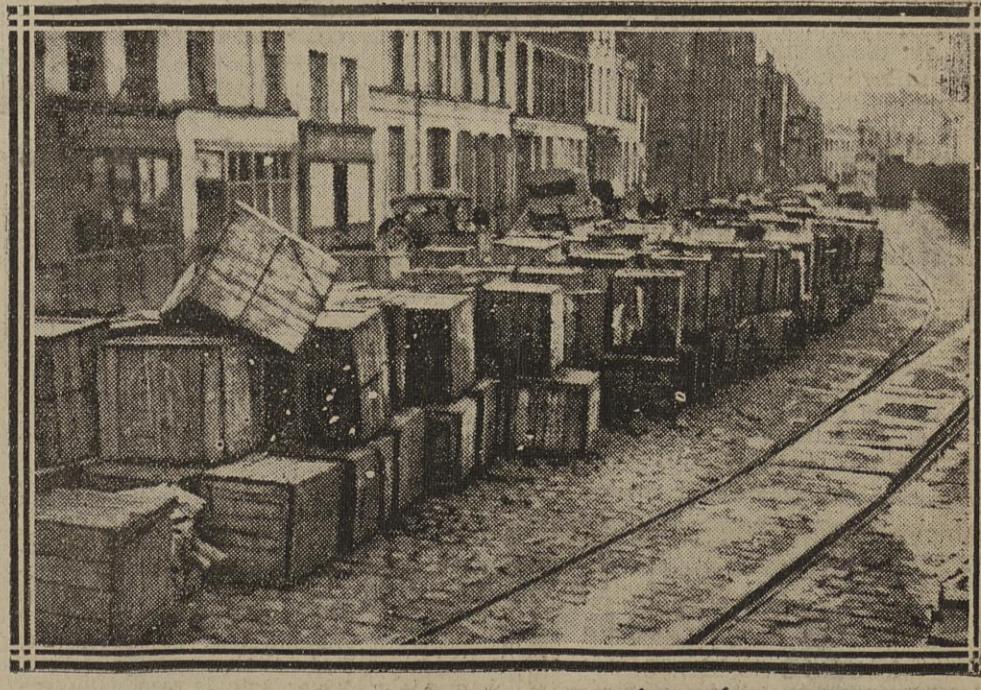
(Voir la suite en page 4).



LES PRISONNIERS DÉBARQUANT DES SACS DE FARINE A DUNKERQUE

A DUNKERQUE

Notre première visite a été pour Dunkerque, Lille recevant ses principales ressources par ce port. Le plan général de notre enquête consistait à prendre



3.000 TONNES DE LARD DANS DES CAISSES DÉFONCÉES A DUNKERQUE

C'EST POUR REIMS !

PAR
HENRI LAVEDAN
de l'Académie Française

ENTRE mille autres, un des motifs les plus profonds de la haine qu'aura justement déterminée contre elle cette hideuse guerre, c'est d'avoir usé et abusé pour longtemps les modes habituels par où se traduisaient dans une espèce de soulagement nos émotions.

Notre sensibilité a été soumise pendant ces quatre ans à une si cruelle épreuve qu'elle en est pour ainsi dire réformée. Tout a été exhalé de toutes les manières. Les indignations sont surmenées et les larmes taries. Tous les cris ont été poussés et tous les appels à la pitié lancés aux quatre coins du monde. En butte à sa propre douleur ou seulement à celle d'autrui, le cœur, toujours à vif, continue bien d'être impressionné, mais la bouche est devenue comme impuissante transmettre au dehors à un égal degré le langage des sentiments. Dans la détresse et la misère, quand elles auraient plus que jamais besoin d'un accent décisif, tout manque du même coup à la plume et à la parole. En face d'un danger mortel, s'agit-il non pas de l'exposer, mais simplement d'y remédier et d'appeler à l'aide, « on a si souvent crié : « Au secours ! » que la voix ne vient plus.

C'est ce que l'éprouve, aujourd'hui, où, ayant accepté avec reconnaissance l'honneur qui m'en était fait, je voudrais vous remuer et vous pénétrer d'une immense désolation : celle de Reims... et je tremble de ne pas atteindre à la hauteur de mon désir.

Mais, heureusement, certains grands mots sont doués d'un tel prestige instantané qu'ils commandent d'eux-mêmes. Reims parle toute seule, et du premier coup, vous éclaire. Avant que j'aie commencé vous m'avez déjà compris, et vous me répondez.

Sans doute, depuis des mois que chaque jour vous en a fourni le détail, vous savez ce qu'est peu à peu devenue la ville condamnée et réduite par la sécheresse allemande à une destruction totale. A la fin même on n'en disait plus rien dans nos communiqués. A quoi bon ? La tristesse et l'horreur n'étaient plus capables que du silence, et comme on se tait devant les agonies, on restait pieusement muet devant Reims martyrisée. L'irréparable nous écrasait. L'âme repliée tâchait de se préparer à ce deuil extraordinaire. Mais, sous cette sombre gravité qui pouvait faire croire à la résignation, que de douleurs étaient mal ensevelies !

Appelez-vous le frisson qui, la première fois, nous hérissa, quand monta tout à coup, comme une flamme, la sinistre nouvelle : la cathédrale de Reims brûlé !... C'était le temps où l'on pleurait, où l'on trouvait un frémissement, et un cri pour chaque attentat, pour chaque mort, chaque belle citation... Notre force expansive était encore intacte, et les larmes ne cotaient pas. Reims, dès le début, fit abondamment ruisseler les nôtres. Elle fut la première et la plus illustre victime dans le martyrologue des villes françaises, et, à dater de ce jour, nous avons suivi avec une angoisse indicible et spéciale toutes les phases de son anéantissement. Nous l'avons vue se battre, se défendre, être prise une heure, et se reprendre, être blessée, criblée, hachée, perdue à la longue presque tous ses habitants, qui lui coulaient du giron comme d'un corps éventré s'échappent les entrailles, et cependant en garder jusqu'au bout quelques-uns, les meilleurs, qui étaient l'indispensable et le plus dur de son sang, juste ce qu'il lui fallait pour durer et respirer quand même ; nous l'avons vue, faubourg par faubourg et quartier par quartier, donner, disperser ses places et ses rues, maison par maison, comme une armée qui se sacrifie pour régiments, par bataillons, par pelotons, homme par homme ; nous l'avons vue descendre, au pied de ses deux tours, dans les catacombes de ses caves, et la, pendant des années, y vivre à tâtons, y résister, y travailler, y chanter, y prier sous la rafale des obus, y imprimer le journal, y faire la classe aux enfants, et la leçon au monde entier ; et ensuite, vide, déserte, abandonnée par ordre, dans les sanglots, et n'ayant plus une seule lame errante entre les vagues de ses murailles qui « montaient » et chaviraient sur des profondeurs de lieux, nous l'avons vue pendant des mois voiler en éclats, flamber, s'ébranler, baisser, se réduire et rattraper le sol, où, les toits en avant, elle rentrait morceau par morceau... Et tous les contre-coups de ce meurtre et de ce ravage, nous les éprouvions simultanément. A chaque obus qui tombait sur Reims, quelque chose en nous se fracassait : nous avions le cœur bombardé.

Mais nous connaissons exactement la grandeur du désastre. On nous en a révélé l'incommensurable étendue, et nous savons que la ville martyrisée n'est plus qu'un tas de pierres.

On la rebâtit, — nul n'en a jamais douté. La reconstruction en est évaluée à un milliard au minimum, et ce sera le devoir de l'Etat.

Mais quand pourra commencer l'œuvre gigantesque, et qui durera des années ? En attendant les rues, il faut des chemins ; en attendant les maisons, il faut des logis ; en attendant d'être sur place, il faut qu'on puisse y accéder ; en attendant d'édifier, il faut déblayer, organiser, même de la façon la plus rudimentaire, les services essentiels, et poser, tout d'abord, réduits à leur plus simple expression, le toit et la cheminerie, la table et la chaise, la porte qui ferme et la fenêtre enrichie de carreaux !... En attendant le milliard, il faut

PREMIÈRE LISTE DE SOUSCRIPTION

Banque de France.....	Fr. 10.000
Marquise de Polignac douairière.	10.000
Marquise de Nazelle.....	3.000
Prince Jean d. Caraman-Chimay.	4.000
Comtesse Robert d'Harcourt.....	1.500
M. et Mme Emile Charbonneaux.	10.000
M. et Mme Paul Charbonneaux.	5.000
Marquis et Marquise de Polignac.	10.000
Mme Eugène Gosset.....	5.000
Mme Leroy-Beaulieu.....	5.000
Un officier anglais (anonyme).....	1.500
M. Baker.....	5.000
Société Amicale de la Marne.....	5.000
Versé à Mlle Fouriaux (anonyme).....	2.000
M. Montino L. Ship.....	10.000
Cte et Ctesse Bertrand de Mun.....	10.000
Mme Hollier-Larousse.....	1.000
M. Albert Lehmann.....	100
Mles M.-M. et Y. Gavarry.....	50
M. Bourdais.....	5
« Excelsior ».....	5.000
Total.....	Fr. 103.155

Nos lecteurs peuvent envoyer leurs souscriptions, soit à la direction d'Excelsior, soit à la comtesse Bertrand de Mun, présidente, ou à la marquise de Polignac, trésorière générale du « Retour à Reims », 7, avenue de l'Alma.

La seconde liste sera publiée jeudi prochain.

des sous... beaucoup de sous pour former les quelques centaines de mille francs indispensables comme première mise à la résurrection et à la rééducation de la sublime mutilée, à son immédiat et progressif entraînement.

C'est cette obole filiale, cette dette impériale et fraternelle, ce viatique de la victoire et de la paix que nous venons vous demander. C'est pour Reims ! Vous voilà forcés ! Reims oblige.

Elle n'est pas la seule, hélas ! à réclamer et à justifier la plénitude de notre assistance, et nous n'oublions pas ses sœurs ; mais, malgré tout, Reims est à part, Reims est unique.

Reims, décapitée, marche en tête, en portant son chef, comme saint Denis.

LE DEMAIN DE SCRUTIN

LES RÉSULTATS DES ÉLECTIONS EN ALLEMAGNE

160 DÉPUTÉS MAJORITAIRES SIÉGENT A LA CONSTITUANTE

Le programme des divers partis et leurs nouvelles étiquettes.

BALE, 22 janvier. — On mandate de Berlin : D'après les résultats connus hier à 14 heures, étaient élus à l'Assemblée nationale 409 députés sur 421. Il manque encore une circonscription de Coblenz, et une autre de Trèves.

Les députés se répartissent comme suit :

Parti populaire national allemand, 33 ; parti populaire allemand, 22 ; parti populaire chrétien (ancien centre), 80 ; démodérat, 74 ; socialistes majoritaires, 160 ; minoritaires, 23 ; plus un certain nombre de députés appartenant à de petits partis régionaux.

Les partis allemands

La révolution a disloqué les derniers partis allemands qui ont senti le besoin de se transformer, ou tout au moins de changer leurs étiquettes pour se présenter au suffrage populaire.

1^{er} A droite s'est constitué le *Deutsche Nationale Volkspartei*, parti populaire national allemand, qui comprend les anciens conservateurs et conservateurs libres fusillés. A ce parti s'est rattaché le *Deutsche Volkspartei* représentant les éléments nationaux libéraux de droite, nuancé Stresemann.

D'après le manifeste électoral, le parti allemand national prétend « restaurer l'Etat et la Société sur la base de l'Idée nationale, et conserver au peuple les forces vives du christianisme ». Tout en adhérant à l'Etat populaire, il préconise une monarchie démocratique ; il soutient de toute son énergie le maintien de la propriété privée et de l'initiative personnelle dans la vie économique.

2^{er} Le centre s'est transformé en *Christlich Demokratische Volkspartei*, parti populaire chrétien démocratique, ou selon d'autres indications en *Freie Deutsche Volkspartei*, libre parti allemand populaire. Il garde son caractère confessionnel de parti catholique.

Il faut noter que le centre bavarois a formé un parti distinct sous le nom de parti populaire bavarois, *Bayerische Volkspartei*, qui groupe en Bavière tous les éléments contre-révolutionnaires de droite.

3^{er} Le principal parti bourgeois de gauche est à l'heure actuelle le *Deutsche Demokratische Partei*, parti démocratique allemand, qui groupe les nationaux libéraux de gauche et les progressistes.

Son programme comporte : république unité de l'empire, libre disposition des peuples consacrée par plébiscite, Société des nations, liberté des mers, limitation des armements, garanties au sujet des matières premières, refonte du système monétaire.

En outre, le parti s'est assuré, pour les élections, l'appui de la Ligue des paysans

Il a un programme agraire : réforme de la législation hypothécaire et successorale, abolition de tous les droits féodaux, mesures pour assurer, dans certains cas, le morcellement de la grande propriété, diminution des grands domaines forestiers, etc.

4^{er} Enfin les socialistes sont divisés en trois fractions ennemis :

a) une droite, formée par l'ancienne *Socialdemokratie*, dont les principaux partis sont aujourd'hui Ebert, Scheidemann, Noske et Landsberg ;

b) un centre, les *Unabhängige Sozialisten*, ou minoritaires ou encore indépendants, oscillant avec Haase du côté des majoritaires, ou avec Ledebour du côté des spartakistes ;

c) une gauche, les spartakistes, qui s'intitule officiellement *Communistische Partei Deutschlands, Spartakus-Bund*, dont les principaux chefs étaient Lébknecht et Rosa Luxembourg. Les spartakistes veulent, comme les bolcheviks, la dictature du prolétariat et s'opposent de toute leur force à la réunion de l'Assemblée nationale pour établir la révolution.

Le seul objet que les représentants des puissances associées ont eu présent à l'esprit dans la discussion de l'action qu'elles pourraient poursuivre relativement à la Russie a été d'aider le peuple russe, non de lui susciter des obstacles ou de simiser aucunement dans son droit de régler ses propres affaires à sa manière. Ces représentants considèrent le peuple russe comme leur ami et non comme leur ennemi et ils sont désireux de l'aider de toute manière selon laquelle ce peuple désirera être aidé ; il est clair pour eux que les malheurs et la détresse du peuple russe augmenteront régulièrement, que la faim et les privations de nature nature deviendront de plus en plus aiguës, de plus en plus éternelles et de plus en plus impossibles à apaiser si l'ordre n'est pas restauré, si les conditions normales du travail, du commerce et des transports ne sont pas instituées à nouveau ; ils cherchent donc le mode selon lequel le peuple russe pourra être secouru en vue de l'établissement de l'ordre.

Il reconnaissent le droit absolu du peuple russe de diriger ses propres affaires, sans injonction ou direction d'aucune sorte venant du dehors ; il ne veulent pas exploiter la Russie ou se servir d'elle en aucune manière ; ils reconnaissent la Révolution sans réserve, et, en aucune façon et en aucune circonstance, ils n'aideront ou ne donneront leur appui à aucune tentative de contre-révolution ; il n'est ni dans leur désir ni dans leur intention de favoriser ou d'assister, les uns contre les autres, aucun des groupes organisés qui se disputent présentement la direction et la conduite de la Russie. Leur seul et sincère but est de faire ce qu'ils peuvent pour apporter à la Russie la paix et la possibilité de se libérer de ses pressions difficiles.

Les puissances associées sont actuellement engagées dans une œuvre solennelle, et sous leur responsabilité, visant à l'établissement de la paix en Europe et dans le monde, et c'est avec l'attention la plus vive qu'elles s'attachent au fait que l'Europe et le monde ne peuvent être en paix si la Russie ne l'est pas ; en conséquence, elles reconnaissent et acceptent comme un de leurs devoirs de servir la Russie dans cette affaire de grande importance avec autant de générosité, d'abnégation, de sollicitude et de large bonne volonté qu'elles serviraient tout autre ami et allié et elles sont prêtes à rendre ce service au peuple russe de la manière qui sera pour lui la plus acceptable.

La résolution des Alliés

Dans cet esprit et avec ce dessin, elles ont pris la résolution suivante : elles invitent tout groupe organisé qui exerce actuellement, ou qui tente d'exercer, une autorité politique ou un contrôle militaire où qu'il se soit, en Sibérie ou dans l'intérieur des frontières de la Russie d'Europe telles qu'elles étaient avant la guerre qui vient de s'achever (excepté en Finlande et en Pologne), à envoyer des représentants, dont le nombre ne dépasse pas trois pour chaque groupe, à l'île des Princes (mer de Marmara). Là, ceux-ci seront reçus par des représentants des puissances associées, pour qui dans l'intervalle il s'établira une trêve entre les partis invités et que toutes les forces armées envoyées ou dirigées contre les peuples du territoire en dehors des frontières de la Russie d'Europe telles qu'elles étaient avant la guerre, ou contre la Finlande ou contre des peuples ou des territoires dont l'autonomie est envisagée dans les quatorze articles sur lesquels sont basées les présentes négociations de paix soient, entre temps, relâchées, et que toute action offensive militaire cesse. Ces représentants sont invités à conférer avec les représentants des puissances associées de la manière la plus libre et la plus franche en vue de fixer les désirs de toutes les parties du peuple russe et d'arriver, si possible, à quelque entente ou à quelque arrangement au moyen desquels la Russie puisse arriver à travailler à ses propres désseins, en même temps que des relations d'heureuse coopération seront instituées entre peuple et les autres peuples du monde.

On demande une prompte réponse à la présente invitation. Toutes les facilités pour le voyage des représentants, y compris le transport à travers la mer Noire, seront données par les Alliés, et l'on compte que

A LA CONFÉRENCE DE LA PAIX

TOUS LES GOUVERNEMENTS RUSSES INVITÉS A S'EXPLIQUER A LA BARRÉE DES ALLIÉS ET A CONCLURE UNE TRÉ

Leurs délégués rencontreraient, à l'île des Princes, les représentants des puissances associées, qui enverraient aussi en Pologne une mission diplomatique et militaire.

les mêmes facilités seront données par les partis intéressés. Les représentants sont attendus, au lieu fixé pour la réunion, le 15 février 1919.

La proposition sera transmise par radiotélégramme aux intéressés. La réunion a décidé ensuite de réunir les ministres et ministres des Affaires étrangères des grandes puissances associées, ainsi que M. Makino et M. Matsui, délégués du gouvernement japonais, se sont occupés de la question polonaise, sur laquelle ils ont pris l'avantage de l'avis du maréchal Foch.

Ils ont décidé d'envoyer immédiatement en Pologne une mission composée de deux délégués, l'un civil, l'autre militaire, de l'Amérique, de l'empire britannique, de la France et de l'Italie.

Les ministres ont repris ensuite l'examen de la question russe, et le président Wilson a donné lecture d'une proposition qui sera discutée cet après-midi. La réunion aura lieu à 3 heures.

Officiel, 22 janvier (20 heures). — Le président des Etats-Unis, les premiers ministres et ministres des Affaires étrangères des grandes puissances

Le comité des délégations de la Société des nations, lequel a été établi à l'initiative de M. Lloyd George, a été examiné en vue d'être établi à la hauteur de nos intérêts.

Un certain nombre d'autres questions

ont été examinées en vue d'être établies à la hauteur de nos intérêts.

Il a été décidé de faire une proposition de la Société des nations, laquelle sera discutée à la hauteur de nos intérêts.

Le comité des délégations de la Société des nations, lequel a été établi à l'initiative de M. Lloyd George, a été examiné en vue d'être établi à la hauteur de nos intérêts.

Il a été décidé de faire une proposition de la Société des nations, laquelle sera discutée à la hauteur de nos intérêts.

Le comité des délégations de la Société des nations, lequel a été établi à l'initiative de M. Lloyd George, a été examiné en vue d'être établi à la hauteur de nos intérêts.

Il a été décidé de faire une proposition de la Société des nations, laquelle sera discutée à la hauteur de nos intérêts.

Le comité des délégations de la Société des nations, lequel a été établi à l'initiative de M. Lloyd George, a été examiné en vue d'être établi à la hauteur de nos intérêts.

Il a été décidé de faire une proposition de la Société des nations, laquelle sera discutée à la hauteur de nos intérêts.

Jeudi 23 janvier 1919

LES CONTES D'EXCELSIOR

LE SAINT DE M^{me} MIASSOIS

PAR GEORGES DOCQUOIS

L'excellente M^{me} Miassois avait coutume de dire : « Je suis une âme dépareillée. Non pas que le sort l'eût privée d'un être aimé avec lequel, légitimement ou non, elle était unie ; non, en vérité, M^{me} Miassois était restée célibataire ; et, n'étant pas à une imprécision de termes près, c'est ce qu'elle entendait simplement signifier par ces cinq mots.

— Je ne suis pourtant pas repoussante, soupirait-elle.

Le fait est que, si elle ne se distinguait par aucun avantage physique marqué, elle n'était point, non plus, absolument dénuée de tout ce qui peut, à la rigueur, séduire un homme pas trop exigeant.

— Seulement, voilà, avouait-elle, les yeux au ciel levés, j'ai un défaut, presque un vice : je suis perdue ! Oui, à toute heure, en tout cas, il m'adviens de perdre quelque chose. Tantôt c'est mon parapluie, tantôt des gants, tantôt mon porte-monnaie, ma barrette, etc., etc., tout, quoi ! sans compter le reste. Bref, il s'y a pas plus perdue que moi. Et dame ! je comprends qu'un pareil trayers puisse rebouter les gens même des leurs intentions.

Sous les espèces d'un homme relativement jeune encore, une personne de cette bienveillante catégorie s'était épriée de M^{me} Miassois, mais bien qu'à ce moment-là celle-ci fut en train de franchir le cap, un peu déverdi déjà, de la trentaine. Certes, cet homme n'était ni beau ni très bien située ; mais, à tout prendre, c'était un homme. M^{me} Miassois, touchée de ses hommages vraiment inespérés, consentit, de bon cœur, à échanger avec lui les serments préalables. Pour commémorer ce solennel instant, il lui fit don d'une bague. La malheureuse M^{me} Miassois n'eut rien de plus pressé que de la perdre. En dépit de ses recherches, elle ne put remettre la main dessus. Le fiancé en conçut de tellement de dépit qu'il s'en fut, claquant les portes. Il ne regarda pas.

C'est, quindi anni après ce tragique événement qu'une véritable dévote, à qui la veille M^{me} s'était confié, lui dit : « Ma chère, cela ne sera pas arrivé si vous vous étiez adressée à saint Antoine de Padoue : il vous aurait rendu votre bague. — Qui donc ! s'écria la candide Miassois, pensez-vous donc qu'il me l'ait prise ?

— Vous êtes une sorte, ma mie ! répliqua la dévote, scandalisée. Ignoriez-vous que la vraie spécialité de ce saint, dès qu'on l'en prie avec la ferveur indispensable, est de vous faire retrouver tout ce que vous pouvez avoir perdu, sauf, toutefois, votre honneur, qui est, je n'ai pas besoin de le dire, l'unique chose qu'il lui soit impossible de vous recouper.

— Dieu merci ! fit M^{me} Miassois, sur cet article qu'il s'agit d'inquiétude : l'expérience a suffisamment démontré que c'est là le seul objet qui ne puisse subir les conséquences de ma déplorable étourderie !

Dès cette heure commencèrent les assiduités de M^{me} Miassois auprès du très officieux saint qu'en lui avait recommandé dans de si bons termes. Comme il ne se passait pas de jour qu'elle n'égarait quelque brimborion, il ne s'en passa point davantage qu'elle n'entrât à l'« île pour lui adresser quelque supplique ; et, quidem, elle avait à reconnaître la laideur de la pieuse estime en laquelle la dévote l'avait incitée à tenir son haut protecteur.

— Je lui dois une fière chandelle ! disait M^{me} Miassois, à chacun des services qu'il rendait.

Aussi ne cessait-elle de lui brûler des cierges. Elle eut bien voulu pouvoir lui en consacrer un de deux mètres, le jour où, grâce à ses soins, elle put retrouver une obligation, laquelle, précisément, deux mois plus tard, devait sortir au tirage et lui rapporter cinq mille francs. Cette somme, qui fondait sur elle du ciel, pour ainsi dire, elle en voulut employer une partie à un pèlerinage à Padoue. Dans la Sainte, aux quatre dômes et aux quatre clochers, elle put baisser la pierre du tombeau du grand Antoine.

— Et maintenant, j'espère, dit-elle, c'est nous à la vie et à la mort !

A date de la, sa ferveur prit l'étoffe d'un culte véritable. Elle alla jusqu'à concevoir le projet de se rendre à Séville, rien que pour voir le portrait sublime de son idole par Murillo. Elle sentait que cela n'eût pas été raisonnable ; et, d'ailleurs, elle put se procurer une ample photographie du chef-d'œuvre. Elle mit cette image au fond d'une niche qui, par chance, se creusait au mur de sa chambre. A la base, elle fixa une herse de fer sur les dents de laquelle elle pouvait, dans les occasions importantes, fixer jusqu'à sept cires ensemble. De la sorte, il lui devint possible d'exercer son culte à domicile et de vivre avec son saint dans une constante intimité. Cela devait dégénérer en familiarité. M^{me} Miassois oubliait ses distances. Elle se prit à tutoyer Antoine, à lui parler sur le mode impératif. Manquait-il à l'exaucer sur-le-champ, elle le pria de luminaire et le rudyotan en paroles, ignorant, au surplus, qu'elle confirmait ainsi l'assertion de Bourdalous : « Les saints sont nos intercesseurs auprès de Dieu, et nous leur prions, tous les jours, mille outrepasses. »

Un matin, elle se fâcha tout à fait.

— Avant-veille, il s'était avisé de demander à saint Antoine qu'il lui retrouvât un gros morceau de lave du Vésuve que, depuis des mois, elle avait relégué elle ne savait naturellement plus où, et dont elle avait, présentement, envie de faire un presse-papier. Or, il y avait plus de trente-six heures que sa demande demeurait sans effet.

— Ah ! c'est comme ça que tu me fais droguer !cria-t-elle à l'image naguère si choyée. Eh bien, à ton aise, mon ami ; mais, ta que tu ne te seras pas exécuté, tu seras paré de me voir !

Elle prit un morceau de lousine verte assortie à la tenuure de la chambre, et, dans le dessin de la clover pour en masquer la niche, elle ouvrit une armoire et, levant le bras, en retra la boîte à clous. Mais, en même temps, quelque chose de lourd et d'horriblement rugueux lui chut sur le nez et lui fit un mal épouvantable... C'était le morceau de lave si rudement réclamé !

— Seigneur ! le saint se venge ! murmura M^{me} Miassois.

Et, dans la suite, vous pouvez m'en croire, il fut deux. Georges DOCQUOIS.

Une acquisition du duc d'Orléans

LONDRES, 22 janvier. — A une matinée de charité organisée au profit d'une œuvre française à Londres, les photographies signées du maréchal Foch et de M. Clemenceau étaient mises aux enchères, le duc d'Orléans en est resté adjudicataire pour le prix de 200 livres sterling, soit 5.000 francs.

3 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

3 HEURES DU MATIN

LA RÉVOLUTION ALLEMANDE
DE NOUVELLES FUSILLAGES SE SONT PRODUITS DANS LES RUES DE BERLIN

Le premier acte de la Constituante sera d'élire un gouvernement provisoire. M. Eisner aurait été battu aux élections.

— Seulement, voilà, avouait-elle, les yeux au ciel levés, j'ai un défaut, presque un vice : je suis perdue ! Oui, à toute heure, en tout cas, il m'adviens de perdre quelque chose. Tantôt c'est mon parapluie, tantôt des gants, tantôt mon porte-monnaie, ma barrette, etc., etc., tout, quoi ! sans compter le reste. Bref, il s'y a pas plus perdue que moi. Et dame ! je comprends qu'un pareil trayers puisse rebouter les gens même des leurs intentions.

Sous les espèces d'un homme relativement jeune encore, une personne de cette bienveillante catégorie s'était épriée de M^{me} Miassois, mais bien qu'à ce moment-là celle-ci fut en train de franchir le cap, un peu déverdi déjà, de la trentaine. Certes, cet homme n'était ni beau ni très bien située ; mais, à tout prendre, c'était un homme. M^{me} Miassois, touchée de ses hommages vraiment inespérés, consentit, de bon cœur, à échanger avec lui les serments préalables. Pour commémorer ce solennel instant, il lui fit don d'une bague. La malheureuse M^{me} Miassois n'eut rien de plus pressé que de la perdre. En dépit de ses recherches, elle ne put remettre la main dessus. Le fiancé en conçut de tellement de dépit qu'il s'en fut, claquant les portes. Il ne regarda pas.

C'est, quindi anni après ce tragique événement qu'une véritable dévote, à qui la veille M^{me} s'était confié, lui dit : « Ma chère, cela ne sera pas arrivé si vous vous étiez adressée à saint Antoine de Padoue : il vous aurait rendu votre bague. — Qui donc ! s'écria la candide Miassois, pensez-vous donc qu'il me l'ait prise ?

— Vous êtes une sorte, ma mie ! répliqua la dévote, scandalisée. Ignoriez-vous que la vraie spécialité de ce saint, dès qu'on l'en prie avec la ferveur indispensable, est de vous faire retrouver tout ce que vous pouvez avoir perdu, sauf, toutefois, votre honneur, qui est, je n'ai pas besoin de le dire, l'unique chose qu'il lui soit impossible de vous recouper.

— Dieu merci ! fit M^{me} Miassois, sur cet article qu'il s'agit d'inquiétude : l'expérience a suffisamment démontré que c'est là le seul objet qui ne puisse subir les conséquences de ma déplorable étourderie !

Dès cette heure commencèrent les assiduités de M^{me} Miassois auprès du très officieux saint qu'en lui avait recommandé dans de si bons termes. Comme il ne se passait pas de jour qu'elle n'égarait quelque brimborion ; et, quidem, elle avait à reconnaître la laideur de la pieuse estime en laquelle la dévote l'avait incitée à tenir son haut protecteur.

— Je lui dois une fière chandelle ! disait M^{me} Miassois, à chacun des services qu'il rendait.

Aussi ne cessait-elle de lui brûler des cierges. Elle eut bien voulu pouvoir lui en consacrer un de deux mètres, le jour où, grâce à ses soins, elle put retrouver une obligation, laquelle, précisément, deux mois plus tard, devait sortir au tirage et lui rapporter cinq mille francs. Cette somme, qui fondait sur elle du ciel, pour ainsi dire, elle en voulut employer une partie à un pèlerinage à Padoue. Dans la Sainte, aux quatre dômes et aux quatre clochers, elle put baisser la pierre du tombeau du grand Antoine.

— Et maintenant, j'espère, dit-elle, c'est nous à la vie et à la mort !

A date de la, sa ferveur prit l'étoffe d'un culte véritable. Elle alla jusqu'à concevoir le projet de se rendre à Séville, rien que pour voir le portrait sublime de son idole par Murillo. Elle sentait que cela n'eût pas été raisonnable ; et, d'ailleurs, elle put se procurer une ample photographie du chef-d'œuvre.

Elle mit cette image au fond d'une niche qui, par chance, se creusait au mur de sa chambre. A la base, elle fixa une herse de fer sur les dents de laquelle elle pouvait, dans les occasions importantes, fixer jusqu'à sept cires ensemble. De la sorte, il lui devint possible d'exercer son culte à domicile et de vivre avec son saint dans une constante intimité. Cela devait dégénérer en familiarité. M^{me} Miassois oubliait ses distances. Elle se prit à tutoyer Antoine, à lui parler sur le mode impératif. Manquait-il à l'exaucer sur-le-champ, elle le pria de luminaire et le rudyotan en paroles, ignorant, au surplus, qu'elle confirmait ainsi l'assertion de Bourdalous : « Les saints sont nos intercesseurs auprès de Dieu, et nous leur prions, tous les jours, mille outrepasses. »

Un matin, elle se fâcha tout à fait.

— Avant-veille, il s'était avisé de demander à saint Antoine qu'il lui retrouvât un gros morceau de lave du Vésuve que, depuis des mois, elle avait relégué elle ne savait naturellement plus où, et dont elle avait, présentement, envie de faire un presse-papier. Or, il y avait plus de trente-six heures que sa demande demeurait sans effet.

— Ah ! c'est comme ça que tu me fais droguer !cria-t-elle à l'image naguère si choyée. Eh bien, à ton aise, mon ami ; mais, ta que tu ne te seras pas exécuté, tu seras paré de me voir !

Elle prit un morceau de lousine verte assortie à la tenuure de la chambre, et, dans le dessin de la clover pour en masquer la niche, elle ouvrit une armoire et, levant le bras, en retra la boîte à clous. Mais, en même temps, quelque chose de lourd et d'horriblement rugueux lui chut sur le nez et lui fit un mal épouvantable... C'était le morceau de lave si rudement réclamé !

— Seigneur ! le saint se venge ! murmura M^{me} Miassois.

Et, dans la suite, vous pouvez m'en croire, il fut deux. Georges DOCQUOIS.

Une acquisition du duc d'Orléans

LONDRES, 22 janvier. — A une matinée de charité organisée au profit d'une œuvre française à Londres, les photographies signées du maréchal Foch et de M. Clemenceau étaient mises aux enchères, le duc d'Orléans en est resté adjudicataire pour le prix de 200 livres sterling, soit 5.000 francs.

LE PARLEMENT DE DUBLIN
LES DÉPUTÉS SINN-FEINERS
ONT PROCLAMÉ
L'IRLANDE INDÉPENDANTE

L'Assemblée a désigné deux délégués qui ont mission de représenter l'Irlande à la Conférence de la paix.

— Seulement, voilà, avouait-elle, les yeux au ciel levés, j'ai un défaut, presque un vice : je suis perdue ! Oui, à toute heure, en tout cas, il m'adviens de perdre quelque chose. Tantôt c'est mon parapluie, tantôt des gants, tantôt mon porte-monnaie, ma barrette, etc., etc., tout, quoi ! sans compter le reste. Bref, il s'y a pas plus perdue que moi. Et dame ! je comprends qu'un pareil trayers puisse rebouter les gens même des leurs intentions.

Sous les espèces d'un homme relativement jeune encore, une personne de cette bienveillante catégorie s'était épriée de M^{me} Miassois, mais bien qu'à ce moment-là celle-ci fut en train de franchir le cap, un peu déverdi déjà, de la trentaine. Certes, cet homme n'était ni beau ni très bien située ; mais, à tout prendre, c'était un homme. M^{me} Miassois, touchée de ses hommages vraiment inespérés, consentit, de bon cœur, à échanger avec lui les serments préalables. Pour commémorer ce solennel instant, il lui fit don d'une bague. La malheureuse M^{me} Miassois n'eut rien de plus pressé que de la perdre. En dépit de ses recherches, elle ne put remettre la main dessus. Le fiancé en conçut de tellement de dépit qu'il s'en fut, claquant les portes. Il ne regarda pas.

C'est, quindi anni après ce tragique événement qu'une véritable dévote, à qui la veille M^{me} s'était confié, lui dit : « Ma chère, cela ne sera pas arrivé si vous vous étiez adressée à saint Antoine de Padoue : il vous aurait rendu votre bague. — Qui donc ! s'écria la candide Miassois, pensez-vous donc qu'il me l'ait prise ?

— Vous êtes une sorte, ma mie ! répliqua la dévote, scandalisée. Ignoriez-vous que la vraie spécialité de ce saint, dès qu'on l'en prie avec la ferveur indispensable, est de vous faire retrouver tout ce que vous pouvez avoir perdu, sauf, toutefois, votre honneur, qui est, je n'ai pas besoin de le dire, l'unique chose qu'il lui soit impossible de vous recouper.

— Dieu merci ! fit M^{me} Miassois, sur cet article qu'il s'agit d'inquiétude : l'expérience a suffisamment démontré que c'est là le seul objet qui ne puisse subir les conséquences de ma déplorable étourderie !

Dès cette heure commencèrent les assiduités de M^{me} Miassois auprès du très officieux saint qu'en lui avait recommandé dans de si bons termes. Comme il ne se passait pas de jour qu'elle n'égarait quelque brimborion ; et, quidem, elle avait à reconnaître la laideur de la pieuse estime en laquelle la dévote l'avait incitée à tenir son haut protecteur.

— Je lui dois une fière chandelle ! disait M^{me} Miassois, à chacun des services qu'il rendait.

Aussi ne cessait-elle de lui brûler des cierges. Elle eut bien voulu pouvoir lui en consacrer un de deux mètres, le jour où, grâce à ses soins, elle put retrouver une obligation, laquelle, précisément, deux mois plus tard, devait sortir au tirage et lui rapporter cinq mille francs. Cette somme, qui fondait sur elle du ciel, pour ainsi dire, elle en voulut employer une partie à un pèlerinage à Padoue. Dans la Sainte, aux quatre dômes et aux quatre clochers, elle put baisser la pierre du tombeau du grand Antoine.

— Et maintenant, j'espère, dit-elle, c'est nous à la vie et à la mort !

A date de la, sa ferveur prit l'étoffe d'un culte véritable. Elle alla jusqu'à concevoir le projet de se rendre à Séville, rien que pour voir le portrait sublime de son idole par Murillo. Elle sentait que cela n'eût pas été raisonnable ; et, d'ailleurs, elle put se procurer une ample photographie du chef-d'œuvre.

Elle mit cette image au fond d'une niche qui, par chance, se creusait au mur de sa chambre. A la base, elle fixa une herse de fer sur les dents de laquelle elle pouvait, dans les occasions importantes, fixer jusqu'à sept cires ensemble. De la sorte, il lui devint possible d'exercer son culte à domicile et de vivre avec son saint dans une constante intimité. Cela devait dégénérer en familiarité. M^{me} Miassois oubliait ses distances. Elle se prit à tutoyer Antoine, à lui parler sur le mode impératif. Manquait-il à l'exaucer sur-le-champ, elle le pria de luminaire et le rudyotan en paroles, ignorant, au surplus, qu'elle confirmait ainsi l'assertion de Bourdalous : « Les saints sont nos intercesseurs auprès de Dieu, et nous leur prions, tous les jours, mille outrepasses. »

Un matin, elle se fâcha tout à fait.

— Avant-veille, il s'était avisé de demander à saint Antoine qu'il lui retrouvât un gros morceau de lave du Vésuve que, depuis des mois, elle avait relégué elle ne savait naturellement plus où, et dont elle avait, présentement, envie de faire un presse-papier. Or, il y avait plus de trente-six heures que sa demande demeurait sans effet.

— Ah ! c'est comme ça que tu me fais droguer !cria-t-elle à l'image naguère si choyée. Eh bien, à ton aise, mon ami ; mais, ta que tu ne te seras pas exécuté, tu seras paré de me voir !

Elle prit un morceau de lousine verte assortie à la tenuure de la chambre, et, dans le dessin de la clover pour en masquer la niche, elle ouvrit une armoire et, levant le bras, en retra la boîte à clous. Mais, en même temps, quelque chose de lourd et d'horriblement rugueux lui chut sur le nez et lui fit un mal épouvantable... C'était le morceau de lave si rudement réclamé !

— Seigneur ! le saint se venge ! murmura M^{me} Miassois.

Et, dans la suite, vous pouvez m'en croire, il fut deux. Georges DOCQUOIS.

Une acquisition du duc d'Orléans

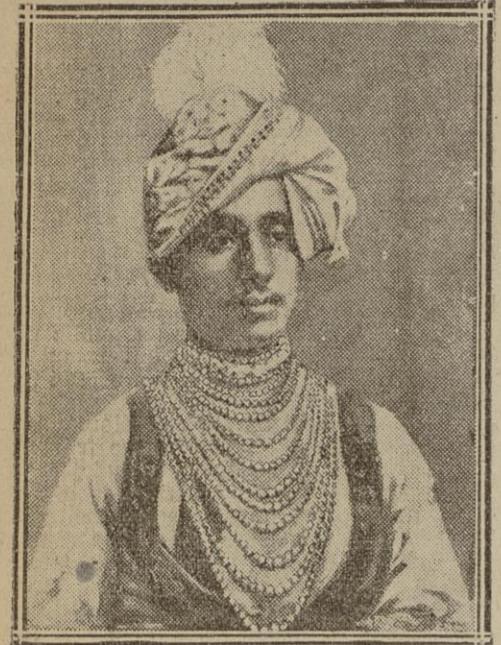
LE MONDE

B L O C - N O T E S

LES PERLES DE DHOLPAR

Voici un portrait caractéristique du personnage de légende qu'est le maharadjah Rana, souverain de Dholpar (Etat indépendant de l'Inde) et l'un des plus fidèles et des plus dévoués amis de l'Entente au cours de la guerre.

On le voit ici, porteur du fameux collier



LE MAHARADJAH DE DHOLPAR
ET SON COLLIER DE PERLES FAMEUX

dont il a été tant parlé et qui, par le nombre de ses perles et la pureté de leur orient, passe pour un des plus beaux du monde.

LES COURS

— S. M. le roi d'Angleterre vient d'élire à la dignité de la pairie : M. Prothero, ministre de l'Agriculture ; M. Weir, ministre des Munitions, et sir S. Sinha, sous-secrétaire d'Etat aux Indes.

Sir Sinha, délégué à la Conférence de la paix, est le premier Hindou promu pair du royaume de la Grande-Bretagne.

INFORMATIONS

— L'Y. M. C. A. donnera, le 27 janvier, à 4 heures, en son quartier général de la place Edouard-VII, une réception en l'honneur de Mme Wilson.

— Le prince Prosper Coloma est l'hôte de S. A. R. le duc d'Aoste, à Trieste.

CITATIONS

— Mme Laurence Merino, dont nous avons annoncé la mort en service commandé, engagée volontaire comme automobiliste dans le service sanitaire, avait été l'objet de la citation suivante :

« Pour l'exemple admirable de courage et de dévouement qu'elle a donné en assurant de jour et de nuit, sans interruption, du 23 au 25 mars 1918, malgré une série de bombardements par avions, l'évacuation des hôpitaux d'une ville soumise au feu de l'ennemi. »

NAISSANCES

— La vicomtesse de La Chapelle, femme du lieutenant-colonel de La Riffe Brigade, a mis au monde un fils.

FIANCAILLES

— De Rome, on annonce les fiancailles de Mlle Ninon Ceresa avec don Ferdinand de Gallase, fils du duc et de la duchesse Luigi de Gallase. Le fiancé est le neveu de Gabriele d'Annunzio, du prince de Belmonte, de la comtesse Pozzo di Borgo et de la princesse del Vivaro.

— Mlle Berthe de Beauregard, fille du régent député des Deux-Sèvres, et nièce du comte et de la comtesse Charles de Beauregard, est fiancée au baron Durye.

MARIAGES

— S. E. le cardinal Armette a bénie, hier, en l'église Saint-François-Xavier, le mariage de M. Paul Wallut, capitaine au 35^e d'artillerie, avec Mlle Henriette Debains.

Reconnue dans le cortège : colonel et Mme Debains, marquis et marquise de Kergaroff, Mme de Rocheprise, comtesse de Maigret, comte et comtesse de Moncault, marquise des Réaux, etc., etc.

— En l'église Saint-François-de-Sales a été célébré le mariage de Mlle Simone de Morlaire, fille de M. de Morlaire, inspecteur des eaux et forêts à Compiegne, avec M. Georges Brière, lieutenant au 6^e dragons, décoré de la croix de guerre, fils du chef d'escadron breveté.

DEUILS

— Un service à la mémoire du comte d'Antioche a été célébré, hier, en l'église Saint-François-de-Sales.

— Le deuil était représenté par Mlle Simone d'Antioche, sa fille ; sa comtesse de Bellissen et Mlle Marguerite d'Antioche, ses sœurs ; le comte de Bellissen, son beau-frère ; la comtesse de Villeneuve-Guibert et Mlle de Talleyrand-Périgord, ses cousines germaniques ; la comtesse de Bryas, née Gramont ; la comtesse de Brigitte, la comtesse Alfred de Gramont, la princesse de Poggio-Suasa, ses cousines, etc.

— On annonce la mort de M. Claudius Goin, ancien inspecteur des eaux et forêts, receveur des finances en retraite, décédé à Allevard (Isère), à l'âge de 80 ans.

— Les membres du Sporting Club feront célébrer, le lundi 27 janvier, à 10 h. 1/2, une messe pour le repos des membres du Cercle morts pour la France.

— Un service anniversaire de la mort de Paul Déróëde sera célébré, en la cathédrale de Strasbourg, le 30 janvier, à 10 heures. La veille au soir, une cérémonie, pour la mort, au grand théâtre municipal, pour honorer la mémoire du grand patriote.

Nous apprenons la mort :

— De Mlle Marie Privat-Deschanel, sœur de M. Paul Privat-Deschanel et de M. Georges Privat-Deschanel, directeur général au ministère des Finances.

— De Mme d'Areñas de Lima, née Sophia de Almeida, femme du conseiller de la légation portugaise à Paris ;

— De Mlle Maria-Thérèse Mouillé, décédée à Arcachon, à vingt ans, victime du devoir social. Mlle Mouillé s'était consacrée à apporter aux malheureux et aux réfugiés d'Amiens tous ses soins. Elle était la fille du préfet d'Amiens pendant la guerre, conseiller maître à la Cour des Comptes ;

— De la comtesse de Fontanges de Couzan, née Audibert, veuve du général, décédée à quatre-vingt-six ans, au château de Noyers (Eure).

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 8 à 8 heures. Prend service consécutif à nos abonnements.

Si vous tenez à avoir toujours une peau fine et veloutée, N'ACCEPTEZ QUE LA REINE DES CRÈMES.

Le Petit Salón d'Hiver, 64 bis, rue de La-Boétie, expose les œuvres de jeunes artistes : Peintures de FORNEROD, BÉLOT, DOMERGUE, NIVOUILLÉS, BURNSIDE, ZINET, etc., cires perdues de GUIRAUD-RIVIÈRE, sculptures de CLADEL, EDW-IN-BUCHER, etc. L'atelier de ce Salon est rehaussé par une exposition de Tapis Persans et de Meubles anciens absolument remarquables. Aujourd'hui lundi 23 janvier, à 16 heures, Coursière de HAN HYER.

Les œuvres de jeunes artistes : Peintures de FORNEROD, BÉLOT, DOMERGUE, NIVOUILLÉS, BURNSIDE, ZINET, etc., cires perdues de GUIRAUD-RIVIÈRE, sculptures de CLADEL, EDW-IN-BUCHER, etc. L'atelier de ce Salon est rehaussé par une exposition de Tapis Persans et de Meubles anciens absolument remarquables. Aujourd'hui lundi 23 janvier, à 16 heures, Coursière de HAN HYER.

N'EST-ELLE pas touchante et étrange-ment significative, cette fondation, dans la plupart des villages suisses et hollandais, d'un Club des Heureux ? Il ne s'agit pas d'une apotheose de profiteurs, d'une assemblée de privilégiés, osant revendiquer cette dangereuse prérogative qui provoque la colère des dieux et attire leur foudre. L'idée est infiniment plus respectable et plus émouvante. Cette institution se propose de répandre parmi les enfants un flot d'idées bienfaisantes. Elle a pour but de « semer cette graine de bonheur qui fait confier aux enfants avant que beaucoup de nos erreurs se soient chargées d'obscurcir leur confiance et leur besoin de vérité ». En un mot, par toutes les séductions et les consolations de l'art, de l'amitié, de la gaité, de l'idéal et du rêve, il s'agit d'organiser « un enseignement optimiste de la vie meilleure et heureuse » !

Quelle réaction violente et instinctive contre la vague de souffrance qui vient de submerger le monde révèlent les termes de ce naïf manifeste ! Comme la pauvre humanité mutilée a soif de bonheur ! Comme elle l'organise, hâvement, peureusement, dès que l'orage s'est apaisé ! Le Club des Heureux ! Le club de ceux qui n'auront pas connu la guerre ! Le club de ceux qui croient à la douceur de vivre et en qui nous devons cultiver cette foi ! ...

Et c'est de deux pays neutres que nous vient cette initiative. Mesurez par là ce qu'il y a de douceur dans le seul spectacle de la grande partie universelle ! Les témoins du grand procès de leur horreur et leur besoin d'oublier : quand donc les combattants, qui ont épousé la coupe de la douleur, fonderont à leur tour un Club des Heureux pour leurs enfants, dont ils ont si chèrement acheté le bonheur ? ...

EMILE

Contemporains de Pasteur

Ils ne sont plus très nombreux, ceux des conférences de Pasteur à l'Académie française, et à l'Académie des sciences qui pourront juger de la ressemblance du personnage de la pièce de Sacha Guitry avec celui qu'ils connaissent intimement et qu'ils rencontraient aux séances de l'Institut.

Les contemporains de Pasteur sous la Coupole sont : à l'Académie française, M. le comte d'Haussonville, de Freycinet, qui était son conférencier aussi dans l'autre Compagnie ; Pierre Loti, Ernest Lavisse et Paul Bourget ; à l'Académie des sciences : MM. Jordan, Appell, Emile Picard, Boussing, Grandjean, Lippmann, Armand Gautier, Guignard, Schlesinger, père, Edmond Perrier, Guyon, d'Arsonval et Adolphe Carnot.

Des trois autres Académies, siégerent aussi avec Pasteur, mais seulement aux grandes séances réunissant les cinq classes de l'Institut : MM. Heuzey, Foucault, Senard, Schlumberger, Héron de Villefosse, Alfred Croiset, Mgr Duchesne, MM. Clermont-Ganneau, le comte de Lasteyrie, Homolle, Havel, Cagnat et Dienlafay, des Inscriptions : MM. Bonnat, Jean-Paul Laurens, Merson, Marqueste, Pascal, Nérot, Saint-Saëns, Paladilhe, Théodore Dubois, Lafenestre, des Beaux-Arts ; enfin, le comte de Franquerville, Lyon-Caen, Rocquain, Xavier Charnier et Paul Cambon, notre ambassadeur à Londres, des Sciences morales et politiques.

Le ministre et le tennis

M. Balfour, ministre des Affaires étrangères d'Angleterre, membre de la Conférence de la paix, ira, dimanche prochain, je vous le donne à 10 h. 1/2.

— Non, j'irai au Tennis-Club de Paris, en double, avec le champion français André Gobert comme partenaire.

Véronique, joueuse de tennis !

Un bon exercice physique procure une bonne métaphysique : « Il y a des temps de naisseur », disait Pascal. Et le profond penseur ajoutait ailleurs : « On ne s'imagine, d'ordinaire, Platon et Aristote qu'avant de grandes robes et comme des personnes toujours graves et sérieuses. C'étaient d'honnêtes gens, qui riaient comme les autres avec leurs amis. Et quand ils ont fait leurs lois et leurs traités politiques, ce n'était pas en se jouant et pour se divertir. C'était la partie la moins philosophique, la moins sérielle de leur vie. La plus philosophie était de vivre simplement et tranquillement... »

L'éternel cabot

Le cruel Néron se grima, changeait sans cesse de costume, jouait la comédie. Ainsi faisait, ainsi fait encore, l'ex-kaiser, au témoignage d'un Hollandais qui a pu l'approcher :

— Non, jouer au Tennis-Club de Paris, en double, avec le champion français André Gobert comme partenaire.

Véronique, joueuse de tennis !

Un bon exercice physique procure une bonne métaphysique : « Il y a des temps de naisseur », disait Pascal. Et le profond penseur ajoutait ailleurs : « On ne s'imagine, d'ordinaire, Platon et Aristote qu'avant de grandes robes et comme des personnes toujours graves et sérieuses. C'étaient d'honnêtes gens, qui riaient comme les autres avec leurs amis. Et quand ils ont fait leurs lois et leurs traités politiques, ce n'était pas en se jouant et pour se divertir. C'était la partie la moins philosophique, la moins sérielle de leur vie. La plus philosophie était de vivre simplement et tranquillement... »

Le ministre et le tennis

M. Balfour, ministre des Affaires étrangères d'Angleterre, membre de la Conférence de la paix, ira, dimanche prochain, je vous le donne à 10 h. 1/2.

— Non, j'irai au Tennis-Club de Paris, en double, avec le champion français André Gobert comme partenaire.

Véronique, joueuse de tennis !

Un bon exercice physique procure une bonne métaphysique : « Il y a des temps de naisseur », disait Pascal. Et le profond penseur ajoutait ailleurs : « On ne s'imagine, d'ordinaire, Platon et Aristote qu'avant de grandes robes et comme des personnes toujours graves et sérieuses. C'étaient d'honnêtes gens, qui riaient comme les autres avec leurs amis. Et quand ils ont fait leurs lois et leurs traités politiques, ce n'était pas en se jouant et pour se divertir. C'était la partie la moins philosophique, la moins sérielle de leur vie. La plus philosophie était de vivre simplement et tranquillement... »

L'éternel cabot

Le cruel Néron se grima, changeait sans cesse de costume, jouait la comédie. Ainsi faisait, ainsi fait encore, l'ex-kaiser, au témoignage d'un Hollandais qui a pu l'approcher :

— Non, jouer au Tennis-Club de Paris, en double, avec le champion français André Gobert comme partenaire.

Véronique, joueuse de tennis !

Un bon exercice physique procure une bonne métaphysique : « Il y a des temps de naisseur », disait Pascal. Et le profond penseur ajoutait ailleurs : « On ne s'imagine, d'ordinaire, Platon et Aristote qu'avant de grandes robes et comme des personnes toujours graves et sérieuses. C'étaient d'honnêtes gens, qui riaient comme les autres avec leurs amis. Et quand ils ont fait leurs lois et leurs traités politiques, ce n'était pas en se jouant et pour se divertir. C'était la partie la moins philosophique, la moins sérielle de leur vie. La plus philosophie était de vivre simplement et tranquillement... »

L'éternel cabot

Le cruel Néron se grima, changeait sans cesse de costume, jouait la comédie. Ainsi faisait, ainsi fait encore, l'ex-kaiser, au témoignage d'un Hollandais qui a pu l'approcher :

— Non, jouer au Tennis-Club de Paris, en double, avec le champion français André Gobert comme partenaire.

Véronique, joueuse de tennis !

Un bon exercice physique procure une bonne métaphysique : « Il y a des temps de naisseur », disait Pascal. Et le profond penseur ajoutait ailleurs : « On ne s'imagine, d'ordinaire, Platon et Aristote qu'avant de grandes robes et comme des personnes toujours graves et sérieuses. C'étaient d'honnêtes gens, qui riaient comme les autres avec leurs amis. Et quand ils ont fait leurs lois et leurs traités politiques, ce n'était pas en se jouant et pour se divertir. C'était la partie la moins philosophique, la moins sérielle de leur vie. La plus philosophie était de vivre simplement et tranquillement... »

L'éternel cabot

Le cruel Néron se grima, changeait sans cesse de costume, jouait la comédie. Ainsi faisait, ainsi fait encore, l'ex-kaiser, au témoignage d'un Hollandais qui a pu l'approcher :

— Non, jouer au Tennis-Club de Paris, en double, avec le champion français André Gobert comme partenaire.

Véronique, joueuse de tennis !

Un bon exercice physique procure une bonne métaphysique : « Il y a des temps de naisseur », disait Pascal. Et le profond penseur ajoutait ailleurs : « On ne s'imagine, d'ordinaire, Platon et Aristote qu'avant de grandes robes et comme des personnes toujours graves et sérieuses. C'étaient d'honnêtes gens, qui riaient comme les autres avec leurs amis. Et quand ils ont fait leurs lois et leurs traités politiques, ce n'était pas en se jouant et pour se divertir. C'était la partie la moins philosophique, la moins sérielle de leur vie. La plus philosophie était de vivre simplement et tranquillement... »

L'éternel cabot

Le cruel Néron se grima, changeait sans cesse de costume, jouait la comédie. Ainsi faisait, ainsi fait encore, l'ex-kaiser, au témoignage d'un Hollandais qui a pu l'approcher :

— Non, jouer au Tennis-Club de Paris, en double, avec le champion français André Gobert comme partenaire.

Véronique, joueuse de tennis !

Un bon exercice physique procure une bonne métaphysique : « Il y a des temps de naisseur », disait Pascal. Et le profond penseur ajoutait ailleurs : « On ne s'imagine, d'ordinaire, Platon et Aristote qu'avant de grandes robes et comme des personnes toujours graves et sérieuses. C'étaient d'honnêtes gens, qui riaient comme les autres avec leurs amis. Et quand ils ont fait leurs lois et leurs traités politiques, ce n'était pas en se jouant et pour se divertir. C'était la partie la moins philosophique, la moins sérielle de leur vie. La plus philosophie était de vivre simplement et tranquillement... »

L'éternel cabot

Le cruel Néron se grima, changeait sans cesse de costume, jouait la comédie. Ainsi faisait, ainsi fait encore, l'ex-kaiser, au témoignage d'un Hollandais qui a pu l'approcher :

— Non, jouer au Tennis-Club de Paris, en double, avec le champion français André Gobert comme partenaire.

Véronique, joueuse de tennis !

Un bon exercice physique procure une bonne métaphysique : « Il y a des temps de naisseur », disait Pascal. Et le profond penseur ajoutait ailleurs : « On ne s'imagine, d'ordinaire, Platon et Aristote qu'avant de grandes robes et comme des personnes

